

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an, six mois, 15 francs, trois mois, 7 50.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^e, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. LAFITTE, BULLIER et C^e, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX.

18 Juin 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Copenhague, 15 juin.

Le Dagbladet engage le gouvernement, dans le cas où l'Angleterre et la Suède refuseraient de le soutenir, à chercher un appui dans les éléments révolutionnaires de l'Europe et non dans les gouvernements régulièrement constitués, qui ont abandonné la cause du Danemark.

Le Dagbladet demande qu'il soit formé une légion étrangère et qu'on accepte les offres de Garibaldi.

Londres, 16 juin.

Ce soir, à la Chambre des lords, le comte Ellenborough a annoncé qu'il demanderait demain si des mesures ont été prises pour renforcer la flotte anglaise et la mettre en état de bloquer les ports allemands, dans le cas où les événements rendraient ce blocus nécessaire.

Londres, 16 juin.

Il a été déposé aujourd'hui à la Banque d'Angleterre 4.000 liv. st. et il en a été retiré 30.000.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants :

Augmentation : Réserve des billets, 313,375 liv. st.; Encaisse métallique, 281,076 liv. st.; portefeuille, 122,452 liv. st.; comptes particuliers, 824,437 liv. st. Diminution : Compte du Trésor 236,199 liv. st.

Francfort, 16 juin.

La Gazette des Postes publie le télégramme suivant :

« La Conférence a été encore ajournée parce que les plénipotentiaires danois ont déclaré n'avoir aucune proposition ultérieure à faire sur la question d'armistice, comme sur la question de partage du Schleswig. »

Breslau, 16 juin, soir.

On lit dans la Gazette de Breslau : Le général Zablocki et le général Braunschweig, ancien gouverneur de Pologne, viennent d'être nommés membres du Conseil d'Etat du royaume de Pologne.

Copenhague, 16 juin.

Le baron de Scheel-Plessen, ambassadeur de Danemark à St-Petersbourg, est arrivé ici. On le croit porteur de propositions russes touchant le Schleswig.

Madrid, 16 juin.

L'Epoca dit : Les affaires du Pérou sont la conséquence de notre politique au Mexique. Il faut de la fermeté. Respectons l'indépendance du Pérou, mais faisons-nous respecter.

Rome, 17 juin.

Le Pape a assisté ce matin à la cérémonie religieuse célébrée pour l'anniversaire de son avènement au trône. Sa Sainteté a reçu ensuite les hommages et les félicitations du Sacré-College, des prélats et d'autres personnages.

Berlin, 16 juin.

La Correspondance provinciale termine ainsi un article intitulé : Le gouvernement et la chambre.

« Espérons que les émotions élevées de ces derniers temps contribueront à l'apaisement des fâcheuses divisions des années précédentes. »

« Espérons que cette même chambre des députés qui repoussait naguère par un refus catégorique l'aidera le gouvernement à remplir sa mission importante pour le bien du Schleswig-Holstein, de la Prusse et de l'Allemagne. »

« Et lors même que des circonstances plus critiques se présenteraient, le gouvernement n'attendrait certainement pas l'épuisement de tous les fonds de réserve pour s'adresser avec confiance à la représentation nationale et réclamer son concours actif et patriotique. »

Londres, 16 juin.

Chambre des Communes.

Lord Palmerston, répondant à M. Osborne, dit que la Conférence a été ajournée à samedi.

Lord R. Cecil demande si elle a été ajournée du consentement de toutes les puissances, ou de la majorité des puissances, ou par les plénipotentiaires anglais seulement.

Lord Palmerston répond : Je ne suis pas membre de la Conférence, mais je sais qu'elle a été ajournée jusqu'à samedi.

Mexique.

Le paquebot-poste Vera-Cruz est arrivé jeudi à Saint-Nazaire apportant des nouvelles du 10 mai de Mexico et du 15 de Vera-Cruz.

Le général en chef rend compte au ministre de la guerre de quelques répétées avec les guerilleros dans lesquelles ceux-ci ont été repoussés vigoureusement par nos troupes.

Le 23 et 27 avril, le capitaine de Vaugouy, des tirailleurs, partit de l'Hacienda de la concepción, près Guadalajara, avec une soixantaine d'hommes pour repousser une bande de 100 guerilleros, commandés par Guerrero et établis à Guynlan. La première fois il fit monter ses hommes à cheval, surprit l'ennemi et lui tua 28 hommes; la seconde fois, il les cacha dans des chariots de paille, et arriva ainsi, sans éveiller les soupçons, jusque sur la place du vilage, où il attaque l'ennemi, lui tue 5 hommes, fait 5 prisonniers dont deux chefs, et s'empare des chevaux, armes et munitions.

D'un autre côté, le capitaine de tirailleurs Testart part, le 26, à 1 heure du matin, avec 12 tirailleurs à pied et 20 hommes, surprend à Cruz Vieja une bande de 50 hommes, en tue 12 et enlève 14 chevaux et des armes.

Par suite des dispositions concertées entre le général en chef et l'amiral Dupin, commandant l'escadre du Pacifique, le bataillon de tirailleurs a été envoyé le 5 mai à Tepic et de là à Acapulco.

Dans les Etats de Zacatecas et d'Agua Calientes, la situation va en s'améliorant chaque jour. Quelques récalcitrants, qui n'avaient pas voulu se rallier à l'intervention, sont venus depuis offrir spontanément leur concours pour occuper des emplois municipaux.

Ces heureux résultats sont dus à la conduite à la fois ferme et conciliante du général L'Hérillier, dont on ne saurait trop louer l'intelligence, le tact et l'énergie.

Les populations, fatiguées de l'oppression que font peser sur elles les bandes de pillards, se joignent à nos colonnes, les guident, et montrent une ardeur extrême à poursuivre les bandits.

Le commandant de Courcy, du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, sorti de Jerez avec 100 hommes de son bataillon, a traversé la Sierra Morana une tournée de plus de 30 lieues en 7 jours, escorté par les rancheros qui se sont joints à lui; partout il a été accueilli avec enthousiasme. Les habitants lui ont prêté des chevaux pour poursuivre les bandits, et grâce à leur concours il a pu trouver les dépôts d'armes et de munitions des guerilleros cachés dans barrancos et presque dans le lit des rivières. Il a recueilli aussi un obusier, 36 carabines, 23,000 cartouches, des obus, des grenades, des fourniments.

Dans l'Etat de Jalisco les troupes ennemies, sous les ordres du général Uruga sont toujours du côté de Sayala, dans les barrancos, où les maladies et les privations les déciment; jusqu'à présent elles n'ont fait aucun mouvement.

L'Etat de San Luis est toujours tranquille. Dans le Michoacac, le seul fait à signaler est la soumission du colonel Elisoado, homme estimé de son parti, qui s'est rendu à nous avec 400 hommes, qui ont été incorporés dans la division du général Méjico.

Dans l'Etat de Guanajuato les troupes ennemies viennent encore d'éprouver un nouvel échec.

Le 28 avril, le colonel du Preuil, étant à Léon, apprit que les bandes ennemies sous les ordres d'Armenta et de Florentino Guerrero attaquaient l'Hacienda de la Canada de los Ne-

gros, à 7 heures de Léon; il part la nuit avec un escadron de 12^e chasseurs, appuyé par une compagnie de 51^e de ligne, atteint l'ennemi au nombre de 600 cavaliers et 100 fantassins, le charge, le met en déroute et le poursuit pendant 16 kilomètres. Dans ce combat nous avons eu 5 chasseurs blessés et 2 chevaux tués; l'ennemi a laissé plus de 100 hommes sur le terrain et 80 chevaux entre nos mains.

Dans l'Etat de Queretaro la tranquillité se consolide et les travaux reprennent partout.

Dans le sud du département de Mexico, les troupes mexicaines impériales ont été mises en mouvement du côté de Cuernavaca et de Tetotlapim pour chasser les troupes des généraux Pinzon et Bustamante; elles étaient commandées par le colonel Valdez, et elles ont forcé l'ennemi à se retirer dans le Guerrero, de l'autre côté du Rio Mezcala. Ces troupes ont montré beaucoup de solidité et d'entrain, et l'opération a été très bien conduite par le colonel Valdez, à qui le général en chef a fait adresser les compliments qu'il méritait.

Les Etats de Puebla et de Vera Cruz sont tranquilles; le brillant succès du colonel Dupin à San-Antonio a suffi pour calmer l'agitation. L'Etat sanitaire du corps expéditionnaire est excellent; les pluies n'ont pas encore commencé, les maladies qu'elles engendrent ordinairement n'ont donc pas encore paru. Par suite, le nombre d'hommes en traitement à l'hôpital de la Soledad, celui sur lequel tous les malades de Vera Cruz et de Mexico sont évacués, est très restreint. A la date du 15 mai, l'hôpital ne comptait que 35 malades, 28 chevaux et 7 bœufs; pas un seul homme n'avait la fièvre jaune, et le plus grand nombre était près d'entrer en convalescence.

Le pont du chemin de fer en construction sur le Rio Jamapa à la Soledad est terminé; le 3 mai il a été essayé avec le plus grand succès.

La compagnie du chemin de fer a actuellement toutes les facilités désirables pour pousser activement les travaux. Les terrassements marchent rapidement, et la voie est posée du pont de la Soledad à Paso del Muerto, environ six kilomètres. Si rien ne vient déranger les projets de cette compagnie, les travaux jusqu'à Paso del Macha seront complètement terminés vers la fin de juillet.

(Moniteur.)

Voici le texte de la proclamation qui doit être faite par l'empereur du Mexique à son arrivée à la Vera-Cruz :

Mexicains ! Vous m'avez désiré : votre noble nation, par une majorité spontanée, m'a désigné pour veiller, à partir d'aujourd'hui, sur l'avenir de vos destinées. Je m'empresse de répondre avec joie à cet appel.

Quelle gloire pour moi que de dire adieu pour toujours à mon pays natal et à mes amis, et l'ai fait cependant, persuadé que le Tout-Puissant m'a assigné, par votre intermédiaire, la noble mission de consacrer toute mon énergie et mon cœur à un peuple qui, fatigué de combats et de luttes désastreuses, désire sin-

cément la paix et le bien-être; à un peuple qui, ayant assuré glorieusement son indépendance, désire aujourd'hui goûter les fruits de la civilisation et d'un véritable progrès.

La confiance dont vous m'avez honoré, vous et moi, sera couronnée d'un brillant succès si nous demeurons toujours unis pour défendre vaillamment les grands principes, uniques fondements véritables et durables des Etats modernes, les principes d'inviolable et impuissable justice, d'égalité devant la loi, le chemin ouvert à chacun pour toute carrière et position sociale, la complète liberté des personnes et des propriétés, le développement de la richesse nationale, les améliorations de l'agriculture, des mines et de l'industrie, l'établissement des voies de communication pour un commerce étendu et enfin le libre essor de l'intelligence dans toutes ses relations avec l'intérêt public.

Les bénédictions du ciel et avec elles le progrès et la liberté ne nous manqueront assurément pas, si tous les partis, se laissant conduire par un gouvernement fort et loyal, s'unissent pour atteindre le but que je viens d'indiquer, et si nous continuons tous unis à être animés du sentiment religieux, cachet distinctif de notre belle patrie, même aux époques les plus malheureuses.

Le drapeau civilisateur de la France, élevé si haut par son noble empereur, auquel nous devons la restauration de l'ordre et de la paix, représente les mêmes principes. C'est le cas que vous désirez dans un langage sincère et désintéressé, et à quelques mois, les chefs de troupes françaises, propriété en quelque sorte d'une nouvelle ère de félicité. Tout pays qui désire avoir un avenir prospère doit être grand et fier en suivant cette voie. Unis, loyaux, efforcés, Dieu nous donnera la force d'atteindre le degré de prospérité que nous ambitionnons.

Mexicains, l'avoir de votre noble nation est votre gloire. Quant à moi, je me propose une volonté sincère, de la loyauté, et une ferme intention de respecter vos lois et de les faire respecter avec une autorité inébranlable.

Dieu et votre confiance constitueront ma force; le pavillon et l'indépendance est mon symbole; ma devise, vous la connaissez; c'est l'impartialité dans la justice. J'y serai fidèle toute ma vie. A moi de tenir le sceptre avec conscience et avec fermeté, l'épée de l'honneur. A l'impératrice, est dévolue la tâche, digne d'en vie, de consacrer au pays tous les dignes sentiments d'une fervente chrétienne et la tendresse d'une mère dévouée.

Unissons-nous pour atteindre le but commun. Oubions un sombre passé. Encourageons les hautes de partis, et laurors de la paix et d'une félicité méritée recontra radieuse sur le nouvel empire.

Vera-Cruz, 1864.

MAXIMILIEN.

Le Morning-Post constate, avec les derniers avis de la Vera-Cruz, le rapide accroissement que prend le commerce au Mexique. « Sous les auspices de la France, dit-il, tout un monde européen afflue dans

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 19 JUI 1864.

N° 9

NATALIE

IMITATION DE L'ALLEMAND.

CHAPITRE XII.

(Suite.)

« Cette affaire est très-amusante, très-romanesque, se dit-il quand il fut seul. Je suis très reconnaissant à Catherine de m'en avoir chargé. Du reste, aurait-elle pu mieux choisir ? Je voudrais bien savoir qui oserait me disputer la palme de la beauté ! Je paraîtrai devant cette petite princesse Natalie dans le riche costume qui me sied si bien. J'espère qu'il me rendra irrésistible. Mais songeons d'abord au plus pressé. Corinne nous a rendu un service, nous lui devons une récompense. On dit qu'elle aime les diamants, je lui enverrai ceux dont Joseph Ribas a enrichi cette nuit la couronne de Russie. J'y joindrai un billet flattereur de ma propre main; qui sait si elle n'en sera pas plus enchantée que des diamants ? »

La fatuité d'Orloff se faisait illusion. Comme la plupart des reines de théâtre de notre époque, Corinne attachait beaucoup de prix aux diamants, et, sachant que la Russie en était fort riche et possédait beaucoup d'or, elle avait toujours pour les seigneurs russes un sourire enchanté, et un accueil tout particulièrement gracieux. Si Orloff était venu en personne lui offrir son cadeau, elle eût, sans aucun doute, manifesté plus de joie de sa visite que du précieux corin; mais puisqu'il n'était pas là, à quoi bon dissimuler ?

Elle lut le billet avec un sourire de satisfaction; puis aussitôt elle le jeta de côté pour se repaître à la vue des pierres. Insensiblement elles la firent penser à Carlo. C'était à lui, en effet, qu'elle devait la possession de ce trésor. « Sans mon amour pour lui, sans ma jalousie, sans ma haine pour la princesse, se disait Corinne, je n'aurais jamais eu occasion de rien faire pour le comte Orloff. Pauvre Carlo ! Je songerai à toi ce soir, et j'espère que ton souvenir m'inspirera une belle ode à la mort. Je m'efforcerai d'avoir toujours présent à l'esprit ton corps baigné de sang; mon improvisation en sera plus émouvante. »

Tout en faisant ces réflexions, elle s'était machinalement parée du diadème, des boucles d'oreilles et du collier. Ils lui semblaient à ravir; aussi fut-elle heureuse de voir entrer en ce moment le duc Francesco Alfani.

« Vous êtes d'une beauté admirable ! s'écria-t-il transporté. »

« Hélas ! mon ami, dit-elle en poussant un soupir, tout en arrangeant le diadème devant la glace, je serais bien plus belle encore — car je serais plus heureuse

— si je pouvais mêler à cette parure la couronne de laurier ! »

« Ayez bon espoir. Le pape Clément XIV, qui vous la refusait obstinément malgré les prières de quelques cardinaux, est mort aujourd'hui même. Peut-être son successeur sera-t-il moins récalcitrant. »

En effet, le cardinal Braschi, porté au trône pontifical sous le nom de Pie VI, accorda, aux sollicitations d'Alfani et des autres amis de Corinne, le couronnement de l'improvisatrice au Capitole. Cependant, elle attendit longtemps encore; ce ne fut qu'en 1776, près de deux ans après l'avènement du nouveau pape, qu'elle jouit enfin de ce triomphe si ardemment souhaité. Et que d'artifices, que d'intrigues et que de coquetterie elle avait prodiguées pour y parvenir !

Et encore, sa joie ne devait pas être sans mélange. La noblesse de Rome l'accablait et l'applaudissait, mais le peuple la poursuivit jusqu'au Capitole de sifflets et de huées. Des pièces de vers voltageaient de toutes parts; il en tomba une sur la tête de Corinne; le duc Alfani prit et déchira le papier pour en donner lecture à haute voix; mais il se tut dès les premiers mots : c'était une satire, et les autres pièces ne contenaient non plus que des sarcasmes et même des injures.

Au Capitole, au moment où la couronne de laurier fut posée sur son front, ses hauts et puissants amis crièrent : « Vive Corinne ! » La foule ne fit pas écho, et quand ce cri flattereur eut cessé de retentir, il s'éleva de tous côtés un éclat de rire moqueur immense, inextinguible, qui déchira les oreilles de l'improvisatrice jusqu'à ce qu'elle fût rentrée chez elle. Le peuple l'avait jugée.

Abreuviée d'humiliations, transportée de colère, elle s'enfuit de Rome et alla se fixer à Florence. Les hommages et l'admiration des grands la consolèrent de ce mécompte, et l'impératrice Catherine tint la promesse faite en son nom par Orloff : Corinne reçut une pension de la Russie.

CHAPITRE XIII.

Par la mort de Carlo, Natalie avait perdu son dernier ami; par le vol des diamants et de l'or, Marianne se voyait privée de ses dernières ressources. Elle se désolait, mais la princesse n'écoula pas ses lamentations. Que lui faisait la pauvreté ? Quelle notion avait-elle de cette richesse qui consiste en argent et en bijoux ?

Elle ne savait qu'une chose : c'est qu'un trésor précieux pour son cœur lui avait été ravi, c'est qu'on avait assassiné son défenseur, son ami tout dévoué; et elle le pleurait avec la reconnaissance la plus pure et la douleur la plus profonde.

Mais le monde est si imparfait que bien souvent il ne nous laisse pas le temps de l'affliction; qu'il trouble notre douleur par les voix prophétiques de la réalité; qu'il nous force à sécher nos larmes et à détourner notre esprit des souvenirs du bonheur perdu pour l'appliquer aux nécessités présentes et aux choses positives de la vie. L'âme délicate de Natalie devait en faire l'expérience.

Pâle, tremblante, hors d'haleine, Marianne se précipita dans la pièce où sa jeune maîtresse s'abandonnait à un morne desespoir.

« Nous sommes perdues, perdues sans ressources ! balbutia-t-elle. On veut nous chasser de notre maison. Le malheur fond sur nous pour nous écraser ! »

— Tant mieux ! dit Natalie avec un regard tranquille. Il est préférable de périr d'un coup de foudre que de se consumer lentement.

— Mais vous ne m'écoutez pas, princesse ! cria Marianne en se tordant les mains. On veut nous chasser d'ici, vous dis-je.

— Qui cela ? demanda fièrement Natalie. Qui ose me menacer dans ma propre maison ?

— Des soldats, des sbires et des gens de l'ambassade russe. Ils ont forcé les portes, et déjà ils saisissent tout ce qu'ils trouvent et mettent les spelles partout.

« Une sombre rougeur empourpra les joues de Natalie; elle traversa la pièce d'un pas ferme, la tête haute, et ouvrit la porte du corridor. Les soldats qui y étaient rangés s'écartèrent avec respect. Elle marcha droit à l'officier qui leur donnait d'une voix impérieuse l'ordre d'apposer les scellés sur toutes les portes et de veiller à ce que l'on n'emportât rien. »

« Je voudrais bien savoir, dit-elle de sa voix argentine, de quel droit on pénètre dans ma maison, et quelle est votre excuse de cet insolent procédé ? »

L'officier, qui n'était autre que Stepano, s'inclina avec un léger sourire ironique.

« La justice n'a pas besoin d'excuse, dit-il, c'est au nom et par ordre de l'impératrice Catherine que j'opère cette saisie. Cette maison est, de ce moment, la propriété de S. M. russe. »

« C'est la propriété inviolable du comte Paulo ! répliqua fièrement Natalie. »

« C'était effectivement la propriété du comte Paulo, autrement dit du prince Radzivil. Mais il a été convaincu du crime de haute trahison et condamné à mort. La